

FRANÇOISE CYNA

# La Centenaire



**Prix Paul FLEURY du récit 2025**

décerné par le GROUPEMENT DES ÉCRIVAINS-MÉDECINS

Françoise Cyna

La Centenaire

© Françoise Cyna, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7369-2



*Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.*

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents, avec tout mon amour.

# Chapitre 1

Depuis combien de temps est-elle là ? Elle ne sait pas.

Elle regarde ses mains. Elle les tourne dans un sens, puis dans l'autre. Elle les regarde, mais ne les voit pas. Elle ne voit plus rien, des ombres, des présences, réelles ou imaginaires, elle l'ignore.

Elle est assise dans son fauteuil roulant. Elle ne peut plus marcher depuis plusieurs années. Elle ne sait pas cela non plus. Elle essaie de se lever parfois, pour vaquer aux occupations qu'elle croit avoir, mais elle n'y arrive pas.

Elle ne peut plus rien faire, la centenaire.

Elle aimait ses parents, disparus depuis plus d'un demi-siècle. Et d'ailleurs, ils l'attendent ce soir, là-bas, chez elle, à Mulhouse, elle doit rentrer le plus vite possible, elle est pressée, c'est important. Il faut qu'elle prenne son train, elle a peur de le rater. Quelqu'un doit l'aider à préparer ses bagages, seule elle ne pourra pas tout faire...

Ces jours-là, quand les dames du personnel la trouvent « agitée », elle arrive à se déplacer avec son fauteuil, elle tourne les roues de ses bras décharnés, elle pousse sur ses pieds avec une force qu'elle-même ne mesure pas. Elle sort de sa chambre pour demander de l'aide à tout le monde. Elle est capable de descendre seule à l'accueil, tellement cette quête lui semble vitale.

Ils disent qu'elle « déambule » : pas du tout, elle a juste besoin de prendre son train, ce n'est pourtant pas compliqué, il suffit que quelqu'un accepte de lui porter secours pour qu'elle puisse enfin partir d'ici et retrouver ses parents qui l'attendent à la gare ! Sa mère va s'inquiéter si elle arrive en retard : ça l'angoisse.

Elle demande aux aides-soignantes de leur téléphoner pour les prévenir qu'elle

aura du retard, mais personne ne réussit à les joindre, elles ont beau essayer, cela paraît difficile. Elle le comprend et passe à autre chose. On les appellera à nouveau plus tard, et puis ils finiront bien par se manifester...

Ses cheveux blonds devenus gris, toniques et toujours épais, ont perdu leurs boucles, mais restent soyeux quand les aides-soignantes lui offrent le luxe d'un shampoing. Elle les avait coupés à l'âge de trente ans, il y a soixante-dix ans, après les avoir portés mi-longs durant sa jeunesse, souvent attachés en un catogan, suivant en cela la mode de l'après-guerre. Cette coiffure courte tranchait avec celle des femmes de son temps et de celui de ses parents. Elle appartenait à l'époque moderne. Ingénieure chimiste comme son père, elle travaillait, trouvait que les femmes devaient s'assumer et être libres, indépendantes. Sa coupe racontait ses convictions.

Ils lui ont laissé pousser les cheveux en un carré lisse depuis qu'elle est entrée à l'EHPAD, plus simple, plus pratique, plus rapide ; le personnel n'a pas le temps ni la compétence pour les brushings, il a bien fallu s'adapter pour éviter le pire.

Solide depuis toujours, assez grande pour une femme de cette époque, tonique et élégante, ces dernières années l'ont vue fondre. Les différentes étapes de son séjour, du décès de son mari à la dépendance partielle puis totale, en passant par les infections à répétition, l'ont transformée en une petite personne décharnée, fragile, souvent repliée sur elle-même. Quand sa forme le lui permet, elle redresse sa tête et son torse, descend ses épaules, retrouve comme un reste d'allure et de fierté.

Son visage d'aujourd'hui rappelle au visiteur sa beauté d'antan. Ce nez qu'elle n'a jamais aimé, avec une jolie petite bosse et des narines fines, n'a pas changé. Ses yeux noisette ont perdu leur éclat. Celui qui voit encore un peu, à peine, le gauche, peut s'éclairer parfois quand elle sort de sa torpeur et qu'elle fournit un effort. Le droit, presque toujours fermé, ne lui sert plus à rien, elle l'oublie.

Ses lèvres, jadis pulpeuses et charnues, amincies comme le reste de sa personne, ont conservé leur dessin régulier qui borde la lumière de son sourire, quand, de plus en plus rarement, il revient.

Seules des rides d'expressions se sont installées, l'âge venant, de chaque côté de sa bouche, soulignant ses pommettes bien dessinées, signe de fabrique familial hérité de sa mère et consciencieusement transmis à sa progéniture.

Son ovale, auquel elle tenait beaucoup, a gardé ses contours malgré la vieillesse. Pas d'affaissement, des rides qui parcourent ses joues creusées et le coin de ses yeux, quelques plis au cou, un front miraculeusement lisse.

Ses mouvements traduisent sa distinction naturelle. Plus de démarche, plus même de silhouette dans son fauteuil roulant, mais une gestuelle qui respire encore la grâce.

Très peu de taches sur sa peau, aucune sur son visage, à peine quelques-unes sur ses mains et son décolleté. Elle qui a vécu sa jeunesse sans écran total et sans crainte du soleil, dans une liberté sans doute ignorante, mais dont elle a bien profité, a été épargnée par celles-ci.

Les couleurs vives lui vont bien. Ses vêtements chics racontent l'élégance de toute une vie. La mode n'a pas été une préoccupation pour elle, mais elle n'a toléré aucune faute de goût, sa mère le lui avait enseigné, et elle a su le transmettre. Dans sa famille, l'image compte autant que le reste, constituant une vitrine pour laquelle, quoi qu'il arrive, la classe s'avère obligatoire.

La centenaire, Liette B., aimait Henri, son mari, elle ne pouvait vivre sans lui.

Elle l'avait cherché très longtemps avant de le rencontrer par hasard, sur une piste de danse, où il l'avait invitée, faute de mieux, après avoir essayé le refus d'une autre femme. Elle avait placé sa main dans la sienne et ne l'avait plus lâchée pendant soixante-six ans.

Dans les temps qui ont suivi son décès survenu après deux ans passés dans la résidence, elle prenait des photos de lui et les regardait une à une, en silence. Quelques larmes coulaient sur ses joues. Puis, elle mettait son chagrin de côté, et passait à autre chose.

Il avait été l'amour de sa vie, sa famille s'attendait à un deuil interminable. Mais, à la surprise générale, après quelques mois de douleur, elle ne l'avait plus réclamé : il avait, lui aussi, disparu de son esprit.

Et puis, soudain, elle a besoin de lui pour son déménagement, car il doit l'aider à partir d'ici. Il va venir. Elle l'attend...

Au début, ses visiteurs lui rappelaient qu'il était mort, croyant bien faire en disant la vérité, comme elle le leur avait enseigné. Ils imaginaient naïvement lui rendre service en lui permettant de se confronter à la réalité. La nouvelle l'accablait quelques minutes, des larmes coulaient, la douleur s'installait sur son visage, et quelques secondes plus tard, le chagrin oublié, elle l'attendait à nouveau pour son déménagement.

Il lui arrive de prononcer son nom dans la conversation et d'employer le passé. Ils pensent qu'elle se souvient de sa disparition, mais très vite, à nouveau, elle le cherche.

Il vit avec elle, il ne l'a pas quittée, ni aujourd'hui, ni jamais, quoi de plus normal ?

Les êtres aimés l'accompagnent, même si personne ne le sait. Son mari, ses parents, sinon elle serait seule, et c'est impossible qu'ils l'aient tous abandonnée !

Un spectacle est organisé à l'EHPAD en ce jour de Nouvel An. Les larges chaises, disposées pour l'occasion tout autour de la grande salle du cinquième étage, délimitent une scène improvisée. Le décor de Noël avec sapins et guirlandes agrmente le tableau.

Tout le monde est venu. Les fauteuils roulants alternent avec les déambulateurs. Les membres du personnel, contents de cet intermède, se mélangent aux quelques visiteurs agréablement surpris par cette joyeuse animation.

Ils n'appellent pas cela un striptease, mais pudiquement un effeuillage. Des artistes féminines aux proportions parfaites se dénudent avec grâce, dans les limites de la décence, au son d'une musique entraînante.

La centenaire apprécie l'ambiance festive. Concentrée, elle balance sa tête, en rythme. Elle distingue mal la silhouette de la jeune femme qui danse juste devant elle, mais prend plaisir à participer à la fête.

— Il est là mon mari ?

— Oui, bien sûr qu'il est là, un peu plus loin, là-bas, je le vois, il est très content ! répond sans hésitation Lilia la psychologue, assise près d'elle, qui la connaît bien et veut lui faire plaisir !

Liette sait que son mari aime regarder danser les jolies filles. Elle se réjouit à l'idée de sa joie...

Un jour de printemps, la vieille dame profite d'un frais soleil, assise dans son fauteuil à la terrasse d'un café, avec sa fille aînée, Florence, gynécologue et auteure de romans, longue femme aux cheveux blonds tombants sur les épaules, bouclés et épais comme ceux de sa mère, regard clair, visage régulier, silhouette élégante. Elles parlent, ou plutôt Florence lui parle, et elle répond par un oui, un non, une ébauche de sourire ou un hochement de tête. C'est une de ces journées où Florence est heureuse de tenir compagnie à sa mère. Elle la trouve fatiguée, mais cohérente, presque présente, détendue.

Leur improbable duo surprend et attendrit un groupe de quatre hommes d'un certain âge, attablés près d'elles, qui finissent par l'interpeller :

— Cette dame, c'est votre mère ? demande l'un d'eux.

— Oui, oui, c'est bien ma mère, répond Florence.

— Et quel âge a-t-elle ?

— Elle a eu cent ans, il y a déjà plusieurs mois.

— Cent ans, c'est incroyable. On n'aurait pas dit tant ! Quelle chance vous avez ! Et elle aussi de vous avoir ! C'est vrai qu'en vous regardant, il y a une petite ressemblance entre vous !

— Ah bon ? Vous trouvez vraiment ? On nous le dit souvent, mais moi je ne le vois pas. Enfin, je prends ça comme un compliment !

La conversation se poursuit ainsi, Florence profite de cette diversion à son éternel tête à tête avec sa chère maman, tandis que les messieurs, amusés et complices, ne tarissent pas d'éloges !

Ils l'interrogent sur ses sorties, ses habitudes, ils aimeraient bien les revoir toutes les deux.

La vieille dame, intriguée, demande à sa fille de quoi elle parle avec ces gens.

— De toi, Maman !

Elle se redresse, dans un éclair de coquetterie retrouvée, et adresse son plus beau sourire aux messieurs, puis, sérieuse à nouveau, elle veut connaître l'heure.

— Dix-sept heures trente.

— Je crois qu'il est l'heure de rentrer.

Florence se réjouit de la voir si bien adaptée à son mode de vie, quand celle-ci ajoute :

— Peut-être que Papa sera là !

— Oui, peut-être, je ne pense pas, mais peut-être, allons voir, tu as raison, rentrons...

Elle ne veut plus lui faire de peine, la faire souffrir inutilement, alors, malgré cette gêne qui l'envahit, et pour protéger sa mère, elle a appris à lui mentir, elle à qui personne ne mentait.

Silencieuses, elles se mettent en route. Florence pousse le fauteuil sur le chemin du retour, droite, vaillante, le cœur bousculé. Elle a bien profité d'un moment suspendu, la réalité est différente, c'est ainsi, elle l'accepte, elle n'a pas d'autre choix.

Comme toujours, la centenaire trouve le terrain trop accidenté, et comme à chaque fois, sa fille lui sert l'éternel couplet sur les trottoirs parisiens, irréguliers, elle en est désolée, elle ne peut rien faire qu'essayer d'éviter autant que possible les creux et les bosses, elle se dépêche, elles arrivent bientôt !

Florence et sa mère, bien installées sur la terrasse de la résidence, parlent de tout et de rien devant un verre de jus de pomme et un café, comme d'habitude. Florence évoque son père, et tout d'un coup, la centenaire sort de son brouillard et demande :

— Mais, dis-moi, Papa, il est mort ?

Ce jour-là, prenant en compte le fait que sa mère a réussi à trouver la voie vers